

LA CONTINGENCE

Quand dit-on d'un événement qu'il est « contingent » ? Lorsqu'il aurait pu ne pas advenir : la contingence est donc le contraire de la nécessité.

C'est à nouveau à partir d'un roman qu'on peut sans doute le mieux illustrer cette idée de contingence. Dans *La part de l'autre*, l'écrivain français Eric-Emmanuel Schmitt nous raconte « l'histoire » d'Hitler. Il décrit la vie d'Hitler entre l'époque où, à 18 ans, il est refusé au concours de l'Académie des Beaux-Arts de Vienne et son suicide, quarante ans plus tard, dans son bunker de Berlin, au moment où l'Allemagne est virtuellement détruite par la guerre qui se termine. Schmitt essaye de restituer ce qu'a pu être la « vie intérieure » d'Hitler, comment il a pu réagir à tous les événements dont il a été l'auteur ou le jouet (la première guerre mondiale, la fondation du Parti Nazi, le putsch manqué de Munich, son séjour en prison, la montée en puissance du nazisme, la prise de pouvoir, la guerre...). Il tente de nous faire percevoir ce que ce personnage hors-norme, à la fois par sa monstruosité, mais aussi par son pouvoir de persuasion, a pu imaginer, projeter, voire ressentir²⁸. Mais, parallèlement, Schmitt nous décrit la vie d'un « autre Hitler », un Hitler qui, précisément, aurait été accepté et non recalé à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne. Cet Hitler-là (que le roman appelle juste « Adolphe », pour le différencier de l'autre, qu'il appelle « Hitler »), mis en confiance par sa reconnaissance comme artiste, décide dans la foulée de se libérer de ses difficultés relationnelles avec les femmes. Il va consulter un tenant de cette toute nouvelle discipline qu'est alors la psychanalyse²⁹. Libéré par ses discussions avec son psychanalyste, Adolphe devient réellement un artiste, il s'installe à Paris et vit la bohème des jeunes peintres de l'époque. Il ne deviendra jamais « Hitler ».

Schmitt n'est pas un naïf : il sait que beaucoup de facteurs historiques convergeaient pour produire une Allemagne conservatrice, belliqueuse et xénophobe. Dans l'histoire parallèle qu'il dessine, l'extrême-droite prend le pouvoir, sous la férule d'homme comme Goebbels, Goering, Röhm et Von Schirach... Il y a des pogroms anti-juifs mais pas de massacre. Il y aura bien une guerre avec la Pologne, mais l'Allemagne se contente de récupérer Dantzig et cela ne débouche pas sur une guerre mondiale, ni sur l'Holocauste... La thèse implicite de l'auteur est donc que la personnalité d'Hitler, qui s'est formée par accident, a joué un rôle décisif dans l'exacerbation de la violence et de l'hystérie collective propres au nazisme. Une sorte de fascisme était probable en Allemagne, mais la forme paroxystique qu'il a prise n'était pas écrite d'avance et elle s'explique par la fascination d'une personnalité tout à fait particulière – celle d'Hitler –

animée à la fois par la peur des femmes et par la haine de soi. Or, Schmitt arrive à rendre plausible l'idée que le caractère exacerbé du nazisme allemand a été déterminante dans la suite des événements.

Quoi que l'on pense de l'exercice – qui reste bien sûr un exercice littéraire – il fait bien comprendre l'idée de « contingence » : une connaissance minutieuse de la société allemande du début du siècle n'aurait permis de deviner son évolution qu'à l'intérieur d'une marge considérable d'indétermination. Si l'émergence induit en quelque sorte une rupture de continuité entre les intentions et le résultat, la contingence induit une **rupture de continuité entre le présent et l'avenir**. Elle nous dit que l'avenir ne sera jamais prévisible que très approximativement et d'autant plus approximativement qu'il est lointain. Il y a une part « d'aléa » qui est irréductible.

Cet aléa n'affecte pas seulement les événements : dans les sciences humaines et sociales, même les « lois » du comportement humain sont contingentes : elles sont toujours relatives à une organisation particulière de la société et aucun déterminisme ne régit l'organisation des sociétés. Ainsi, les « lois » de l'économie, par exemple, ne fonctionnent que dans des sociétés où les activités de production, de consommation et d'échange se sont constituées comme des activités autonomes, obéissant à leur logique propre.

De la même façon, certains anthropologues ont défendu l'idée que la description du fonctionnement de l'inconscient, telle que l'a proposée Freud, n'a de sens que par rapport à une certaine forme d'organisation de la famille. Quelle place y a-t-il pour le complexe d'Œdipe, par exemple, dans une société où les enfants ne vivent pas avec leurs parents ?

Les sociétés changent et, avec elles, les « lois » du comportement. Le changement social introduit donc, dans les sciences humaines et sociales, une rupture de continuité entre le présent et le futur, qui vient s'ajouter à la rupture de continuité entre l'individuel et le collectif.

Le social est donc contingent au sens où l'on ne peut nécessairement prédire le futur à partir du présent. Les comportements d'aujourd'hui construisent des configurations sociales nouvelles dans lesquelles les « lois du comportement » humain seront différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui.

La contingence n'est pas non plus totalement absente des sciences de la nature : par exemple, il est probable que la théorie de l'évolution n'y échappe qu'en partie. Mais elle prend dans les sciences sociales un sens ainsi plus radical, qui est celui d'une quasi-impossibilité de la prédiction à long terme.

Enfin, il y a une troisième raison, peut-être plus radicale que les deux premières, à la difficulté de produire une véritable « technologie sociale » comme il y a une technologie « matérielle » : la réalité sociale est réflexive.